

Zeitschrift: Générations : aînés
Herausgeber: Société coopérative générations
Band: 25 (1995)
Heft: 11

Artikel: La Castou dans le tourbillon de la vie
Autor: Probst, Jean-Robert
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-829049>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 26.12.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LA CASTOU

Dans le tourbillon de la vie



La cuisine de La Castou: un petit coin de Grèce au cœur des Franches-Montagnes

Vous connaissez sans doute La Castou. Sa bonne humeur et sa joie de vivre ont traversé l'écran de votre téléviseur dans les émissions consacrées aux «Romands d'amour» et au cours d'innombrables «Arêts buffet». Oui, c'était elle la patronne de bistrot, qui commentait, à sa manière, l'actualité et qui glissait quelques perfidies dans la conversation. Mais La Castou n'est pas une comédienne comme les autres.

Avant de jouer de drôles de rôles, elle effectua des entrechats et des figures de chorégraphie moderne, fut danseuse de french-cancan, meneuse de revue et, tout naturellement, chanteuse réaliste. De plus, lorsqu'elle retrouve ses Franches-Montagnes, elle gère une colonie de vacances ouverte aux voyageurs de tous les âges et de tous les horizons. La Castou, c'est une tornade de bonne humeur...

Comme on dit dans son coin de pays, «La castou est sympa». Au premier contact, au premier regard, on est séduit par son franc parler et par son sourire immense. Pas de chichis, pas de rond-de-jambes, pas de protocole. Chez elle, c'est toujours «à la bonne franquette». De sa patrie franc-montagnarde, elle a hérité la simplicité, la rigueur, la rudesse, mais aussi la tendresse et la convivialité. On sent chez elle un océan de douceur, avec, en arrière-plan, un cyclone toujours prêt à déferler. Dans sa ferme de La Theurre, à trois pas de l'étang de Gruère, elle a reconstitué un petit morceau de la Grèce. Aussi à l'aise avec une truelle que devant un micro, elle a trans-

formé cette maison à son image, allant même jusqu'à créer une énorme cheminée et un escalier de pierre, où nichent des dizaines de chats décoratifs. Plus Yannis, le chat de chair et de poils qui est le chouchou de la maisonnée.

Elle parle à ses trois chiens comme elle parlerait à ses enfants. «Gabin», un basset de 10 ans est aussi bougon que l'acteur de «Quai des Brumes». «Elton», un autre basset de 5 ans, s'assoit comme un gosse et applaudit comme un phoque. Enfin, «Paname», la petite chienne affectueuse, semble un peu perdue dans ce décor. Il faut préciser que son père était un bouvier bernois et sa mère... une femelle dingo d'Australie. On ne s'en nuie pas un instant dans cette ferme jurassienne.

En scène, La Castou vit ses chansons plus qu'elle ne les joue. Avec Gérard Kummer, son complice depuis vingt ans (un pianiste de grand talent), elle offre un tour de chant qui emmène les spectateurs-auditeurs sur les berges d'un fleuve parfois docile, souvent déchaîné.

Ses chansons parlent d'amour, bien sûr, mais aussi et surtout de liberté. Elles racontent les femmes, toutes les femmes, avec une préférence pour celles qui sont émancipées. «Je suis une femme passe-partout, femme d'un soir et puis c'est tout!» Et dans son cœur trop vaste, on a le sentiment qu'il y a de la place pour tout le monde...

*«Je cassais
beaucoup de choses
sur scène...»*

– Catherine Burkhardt, on vous a surnommé La Castou. D'où vient ce sobriquet qui n'est pas forcément flatteur?

– Oh, mais pour moi il l'est... Parce qu'il correspond à mon caractère pétillant. Il y a très longtemps, j'étais à New-York, avec une troupe de danse française. Quand vous tra-

vaillez aux Etats-Unis, vous devez obligatoirement adhérer à un syndicat, pour vous protéger des accidents. Heureusement, parce que je cassais beaucoup de choses sur scène, lors des changements rapides. A chaque fois que je sortais de scène, ou je déchirais un costume, ou je trébuchais dans les cordages des cintres, ou je faisais tomber la Tour Eiffel de carton. Je suis tout naturellement devenue Cathy Castou. Ça m'est resté.

– Comment devient-on vedette de music-hall quand on est née, comme vous, dans les Franches-Montagnes?

– Je suis effectivement née dans les Franches-Montagnes, mais j'ai fait mes «hautes études» – plutôt derrière la porte – à Lausanne, où mes parents se sont installés. Là, j'ai commencé très tôt la danse classique. Puis j'ai rencontré Roland Jay au cabaret «Le Coup d'Essai» et c'est grâce à lui que j'ai commencé ce métier, puisqu'il m'a présenté au chorégraphe Raoul Lanvin. Ce dernier, qui avait ouvert une école de danse de jazz, m'a fait travailler dans les premières émissions de coproduction de la TV romande et de la TV belge. Dans les émissions réalisées par Pierre Matteuzzi, on travaillait avec des vedettes comme Serge Gainsbourg, Claude Nougaro, France Gall. A l'âge de 18 ans, j'ai rapidement été intégrée au ballet de la TV romande.

– Donc, à cette époque, vous étiez uniquement danseuse?

– Voilà, exactement, je ne faisais que de la danse, oui!

– Et c'est de là qu'est partie votre carrière internationale?

– C'est-à-dire qu'à un certain moment, la TV romande n'a plus pu nous offrir du travail. Les émissions de variété se sont arrêtées, la coproduction avec la Belgique également et j'ai trouvé du travail dans une compagnie française. Les auditions se faisaient à Rome. J'ai été engagée et de là, nous sommes partis à travers le monde. Le Québec, les

Etats-Unis, le Moyen-Orient. Nous étions trente ou quarante danseuses sur scène dans cette compagnie comparable aux Folies-Bergères ou au Lido. Nous avions la chance de pouvoir danser, mais également de chanter, dans de véritables comédies musicales. Il fallait savoir chanter, danser et même faire de l'acrobatie, alors j'ai touché un peu à tout.

*«On ne peut
pas danser
jusqu'à 60 ans!»*

– Quels sont les meilleurs souvenirs que vous conservez de cette période?

– Un sentiment de joie et de liberté. Et puis, certaines villes comme Beyrouth ou Le Caire m'ont profondément marquée. A cette époque, le Liban était la Suisse du Moyen-Orient et c'est vrai que la vie s'y déroulait de manière très agréable.

– Vous mettez souvent en parallèle le Québec, que vous avez découvert lors de vos tournées et les Franches-Montagnes où vous avez décidé de vivre. Quelles en sont les raisons?

– Je compare ma région à un Petit Québec. De par la nature, la végétation, le climat et je crois les gens aussi. Au premier abord, ils ne sont pas très chaleureux. Il suffit de gratter un tout petit peu et on en arrive à des contacts très humains. Ici, les gens ont beaucoup d'humour, tout comme les Québécois...

– Vous leur trouvez des traits de caractères communs?

– Aussi, et puis, il y a ce joli dialecte. Ce patois québécois que l'on retrouve aussi, différemment bien sûr, dans le langage franc-montagnard. Même dans les chansons, il y a des similitudes. Prenez un chanteur jurassien comme Pierre-André Marchand, voyez Zouc, je peux comparer ces gens-là à Gilles Vignault, Félix Leclerc ou Claude Léveillé...

LA CASTOU

Le numéro de cirque de la vie

– Vous avez parcouru le monde, avec cette troupe de danse. Quel est le pays qui vous a le plus charmé?

– Je garde un souvenir assez extraordinaire de la Grèce, où j'ai eu du bon temps. Je vis dans un pays d'hiver, mais je dis toujours que je vais terminer mes jours sur une île grecque. J'aime le climat, la nourriture, la culture, les gens. Les Grecs sont aussi très chaleureux...

– Est-ce qu'il est difficile de faire carrière de chanteuse-danseuse-comédienne quand on habite les Franches-Montagnes?

– Il est vrai que la transition a été un peu dure, parce que quand je suis rentrée au pays après un accident, j'étais un tout petit peu diminuée au niveau physique pour mon métier. Il n'était plus possible pour moi de vivre à travers le monde et de travailler la nuit. Alors j'ai décidé

d'ouvrir une école de danse. J'avais toujours très envie de remonter sur scène, mais comme danseuse il faut savoir s'arrêter. On ne peut pas danser jusqu'à 60 ans... Depuis mon retour dans les Franches-Montagnes, j'ai monté pas mal de spectacles avec les enfants qui suivent les cours de mon école. Et puis, il y a une dizaine d'années, j'ai eu la chance de reprendre le métier par le biais de la revue du Casino-Théâtre de Genève.



Le numéro de cirque du basset «Elton»

«Mes chansons sont le parcours de ma vie...»

– Et la chanson, quelle place prend-elle?

– Elle a toujours existé dans ma vie. Pendant mes voyages, je prenais des notes, j'ai toujours mis ça dans ma tête en musique. Ce n'était pas un problème pour moi de chanter dans une revue.

– C'est donc vous qui écrivez les textes et la musique?

– Je rassemble des images et des souvenirs, et j'écris une phrase sur une mélodie. Comme je ne suis pas musicienne, je travaille avec mon pianiste Gérard Kummer, qui fait les harmonies et les arrangements. Petit à petit, la chanson trouve sa place. Mes chansons sont un peu le parcours de ma vie...

– On le constate quand on vous voit en scène, vous avez un dynamisme certain. Où est-ce que vous puisez cette énergie?

– Je ne sais pas, je crois que je suis tombé dedans quand j'étais petite...

– Vous chantez souvent des chansons de femme libre, de femme libérée. La famille, pour vous, c'est un peu ringard?

– Pas du tout! Je ne suis pas féministe. J'ai eu une famille, un papa, une maman, comme tout le monde, j'ai encore un frère. Je suis très famille, mais dans le sens de la troupe. Pour moi, la famille ce n'est pas seulement les liens du sang, mais aussi



Humour et émotion sur scène

les liens de tendresse et d'amitié. Mais c'est vrai que je n'ai pas eu le temps de fonder une vraie famille parce que j'étais toujours sur les quatre chemins. Parce que le métier passait avant tout. Et puis, le temps a passé. Aujourd'hui, j'ai 47 ans et je crois que c'est vraiment trop tard pour faire des mômes. Je les adore, j'ai de bons contacts avec les enfants, mais je ne serai jamais grand-maman.

– Et ça ne vous manque pas?

– Pas du tout, non, vraiment pas!

– Vous avez ouvert à La Theurre, près de Saignelégier une espèce de bonne auberge ouverte aux quatre-vents. Qui y vient principalement?

– Il s'agit plus d'une colonie de vacances que d'une auberge. On a rénové et transformé en dortoirs la moitié de la grange. Souvent les écoles y viennent en vacance. Mais il arrive aussi que des familles réservent nos dortoirs pour se rencontrer.

– Est-ce dans cette maison que vous donnez des cours de danse?

– Pas du tout. Je donne mes cours à Saignelégier, où je dispose d'une salle aménagée avec des miroirs. Je donne également des cours dans les Ecoles-club de La Chaux-de-Fonds et je me déplace pour des cours particuliers dans le cadre de l'Université populaire.

«J'ai entière confiance dans mon destin!»

– J'ai appris également que vous donnez des cours de gymnastique aux personnes du 3^e âge?

– Il y a quelques années, j'animais une croisière sur un bateau. La journée, on s'y ennue un peu, il n'y a pas grand chose à faire. J'ai eu l'idée de donner des cours de maintien, de stretching aux passagers, qui sont en majorité des personnes âgées. L'expérience a été si convaincante que cela m'a donné l'idée de continuer.

– Quelles sont aujourd'hui vos relations avec les personnes âgées?

– Elles sont toujours très, très bonnes. Je trouve qu'il est important d'avoir autour de soi beaucoup de grands-papas et de grand-mamans,

car ce sont des gens dont nous avons beaucoup à apprendre.

– On vous a connu bien sûr dans l'émission de télévision «Arrêt buffet». Que vous a-t-elle apporté?

– Et bien d'abord une expérience toute nouvelle. C'était très enrichissant, mais j'avais très peur, car je suis très traqueuse. Le seul problème c'est que l'on devait enregistrer très vite, on était pressés comme des citrons. J'en conserve malgré tout un bon souvenir et je regrette seulement que la série ait pris fin.

– Comment imaginez-vous votre avenir? Vous y songez parfois ou est-ce que vous vivez au jour le jour?

– J'ai toujours vécu au jour le jour, alors je n'imagine pas trop, à part mon rêve qui est de finir sur une île grecque. Les choses viennent ou ne viennent pas. Il se passe toujours quelque chose, de toute façon.

– Est-ce que vous croyez à la force du destin?

– Oui, je fais entière confiance au destin. C'est lui qui me guide...

Interview: Jean-Robert Probst

Photos: Yves Debraine

Mes préférences

Une couleur:	Le bleu, bien sûr!
Une fleur:	J'adore les marguerites.
Une odeur:	Les parfums masculins.
Un animal:	J'aime tous les chats.
Une recette:	Une espèce de moussaka.
Un pays:	La Grèce, évidemment.
Un écrivain:	Le poète Bernard Dimey.
Un peintre:	Le Jurassien Gérard Tolck.
Un film:	Le Parrain.
Une musique:	Mikis Théodorakis.
Une personnalité:	La chanteuse Barbara.
Une qualité humaine:	La fidélité en amitié.
Un son:	Le chant du pinson.
Une gourmandise:	Des florentins.